

Littérature étrangère

Numéro 48, juin–juillet–août 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (48), 37–57.

LE PARC MUNICIPAL

Hermann Grab
Trad. de l'allemand
par Serge Niémetz
Belfond, 1991, 255 p. ; 31,95 \$

Hermann Grab est un écrivain de langue allemande, né à Prague en 1903 et mort à New York en 1949. La substance de son œuvre, presque tout entière contenue dans ce recueil (comportant un roman et sept récits ou nouvelles), il l'a puisée à même sa propre vie. Les souvenirs de son enfance dans la bourgeoisie pragoise lui ont inspiré *Le parc municipal*, ceux de la montée du nazisme et de l'exil, la majorité des récits suivants.

Le parc municipal, l'unique roman de Hermann Grab, est le récit d'une enfance privilégiée, avec, en toile de fond, la Première Guerre mondiale, dont on ne perçoit que les échos, mais dont on pressent les conséquences. Le ton est délicat, quoique sous le vernis pointent la désillusion et la déchéance. Le contraste est grand entre la grâce de ce premier roman et le caractère lugubre des nouvelles. L'angoisse, latente dans *Le parc municipal*, est ici tout à fait manifeste. Rien ne peut plus faire illusion. L'évocation faussement charmante de l'enfance cède le pas à l'allégorie macabre dans le développement des thèmes de la terreur nazie, de la fuite et de l'exil, de la propagande et de l'internement. On a souligné l'influence de Kafka dans ces nouvelles. Elle est particulièrement manifeste dans «Le chauffeur de taxi» et dans «Désordre au royaume des fantômes». C'est dans ces récits énigmatiques et symboliques que Hermann Grab parvient à des sommets d'écriture, et on ne peut que regretter la perte du «paquet de nouvelles égaré à Paris» qui devait receler d'autres perles de ce genre.

Les héros de Hermann Grab sont des êtres lucides, conscients du sort qui leur est fait, mais jamais révoltés. Hermann Grab



devait avoir lui-même cette force pour accepter l'exil et la maladie, convaincu que «sans espoir, sans la pensée d'un lendemain heureux, il n'est pas de respiration possible». Il a laissé son œuvre inachevée, et nous a condamnés à n'en lire que les prémices prometteuses.

Catherine Sensal

LA REMONTÉE DES CENDRES

Tahar Ben Jelloun
Seuil, 1991, 68 p. ; 19,95 \$

On n'a pas manqué de souligner le premier anniversaire de la guerre du Golfe, mais les images que nous laissent les médias ressemblent à de la science-fiction et ne parlent pas du drame qui a atteint un nombre inconnu d'êtres humains, qui obsède encore les survivants. Le poète ne peut accepter que la mémoire soit emportée avec les corps que le fleuve charrie jusqu'à la mer, ou qu'elle soit éparpillée aux quatre vents avec les cendres et le sable du désert. «Quand le vent se lèvera, ces cendres iront se poser sur les yeux des vivants. / Ceux-ci n'en sauront rien / ils marcheront

triomphants avec un peu de mort sur le visage.» Dans un texte remarquable par sa sobriété et ses images poétiques, Tahar Ben Jelloun parle avec respect de tous ces êtres dont la dignité a été bafouée. Pourquoi certains ont-ils eu droit au rapatriement, au drapeau sur le cercueil et aux honneurs d'une sépulture, alors que tant d'autres, anonymes, ceux dont il ne reste rien dans la mémoire, ont été brûlés par le soleil après avoir été vidés de leur sang, ou jetés dans la fosse commune, retournés à cette terre qui semble prendre pour eux, à travers une longue histoire, «l'allure d'une destinée». «Nous arrivons toujours en retard pour vivre / mais pour mourir ils disent que nous sommes prêts. / Nos enfants aussi. Légers comme des papillons ils sautent en chantant, / ils sautent sur des mines et leurs corps s'éparpillent / en fumée et en cendre.»

Dans une seconde partie, intitulée «Non identifiés», Tahar Ben Jelloun évoque des noms, des drames individuels qu'il a pu retrouver dans la *Revue d'études palestiniennes* qui, depuis dix ans, rapporte ce qui se passe dans les territoires occupés. Toujours reviennent les mêmes mots de sang, d'absence, de silence, car le poète n'a que ces moyens pour faire revivre les morts sur la page blanche.

Suit enfin la version arabe des textes, traduits par le poète irakien en exil, Kadhim Jihad. Ce ne sont que signes indéchiffrables pour nous, mais qui appellent le respect pour tant d'inconnus, signes qui imposent de dures limites à notre capacité de connaître et de comprendre, qui révèlent l'existence de deux mondes que même la mort semble départager.

Monique Grégoire

PASSION SIMPLE
Annie Ernaux
Gallimard, 1991,
77 p. ; 15,95 \$

«À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme: qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi.» D'entrée de jeu, en une seule phrase, Annie Ernaux apprend au lecteur de façon non équivoque cette liaison dont elle a entrepris le récit «deux mois environ après le départ de A.» et qu'elle livre dans son dernier roman intitulé *Passion simple*. Si ces propos étonnent de prime abord, Annie Ernaux s'étant employée dans ses œuvres précédentes à élucider des relations d'une nature fort différente, il n'en demeure pas moins que *Passion simple* s'inscrit dans la suite logique de sa production avec laquelle il cadre parfaitement.

Ainsi, au fil des livres, la révolte des débuts s'est progressivement estompée, laissant davantage de place à la tendresse, particulièrement sensible dans *Une femme*. Ici, avec la *Passion simple*, la réconciliation semble parfaitement accomplie. Sans la moindre trace de charge, le récit de cette période au cours de laquelle toutes ses pensées convergeaient vers un homme dont elle était éprise met en lumière la manière dont cette aventure a modifié sa vision de l'existence.

L'explicitation du projet d'écriture occupe une place prépondérante, ce qui ajoute à l'intérêt du récit. Toujours aussi concise, aussi simple, aussi sobre que dans ses romans précédents, la phrase s'y déploie avec encore plus de vivacité. Hormis quelques passages peu convaincants et certaines remarques déconcertantes («Une nuit, l'envie de passer un test de détection du sida m'a traversée: Il m'aurait au moins laissé cela.»), Annie Ernaux a su construire à partir de cette *Passion simple* une histoire captivante.

Claire Côté

CAHIERS DE LA KOLYMA

Varlam Chalamov
Trad. du russe
par Christian Mouge
Maurice Nadeau, 1991,
99 p.; 19,95 \$

Il y a une poésie qui s'écrit aux limites de la vie. Non pas que le style nous transporte ailleurs, mais parce que le poème témoigne avec exactitude de l'indifférence et de l'amnésie des hommes. Pourtant, ce n'est pas une plainte que nous entendons, il s'agit plutôt d'un chant juste et profond qui rappelle que le poète porte un regard pénétrant sur les choses.

Varlam Chalamov a passé vingt ans en dehors de la vie, privé de livres, de poèmes pendant plusieurs années. Toutefois, ceci n'explique pas l'intérêt trouvé aux *Cahiers de la Kolyma*. L'auteur le confirme en quelque sorte: l'aspect biographique ne compte que s'il est «fil littéraire de mon destin». Non, la portée de ces poèmes réside dans l'effacement de l'auteur et dans leur plain-chant.

Voici donc des poèmes sobres, bien traduits; chacun rassemble les conditions d'un chant tendre et douloureux: un matin glacial, la faim, la forêt, les souvenirs de la mer, de la ri-

vière d'autrefois, etc. C'est la justesse du ton qui retient le lecteur, c'est-à-dire cette franchise de l'auteur dans des textes qu'on ne sent jamais fabriqués. Bref, ces poèmes qui portent «le soleil sur leurs épaules», sont toujours bien inscrits dans la vie. Ils incitent à la méditation.

Voilà une barque dans laquelle nous pouvons sauter. Les poèmes de Varlam Chalamov nous transmettent leur énergie et leur chaleur: «Il semble que rien n'était plus cher à mon cœur / Que mes vaisseaux brûlés...».

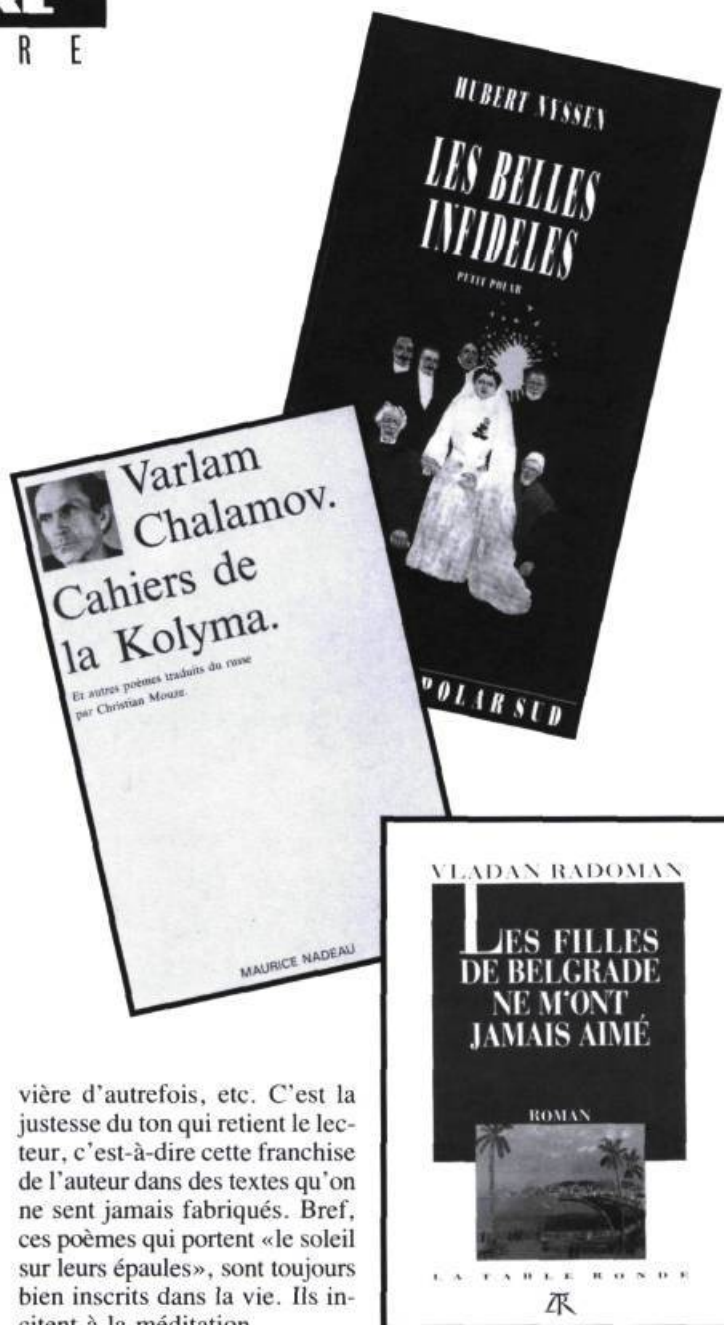
Paul Bélanger

LES FILLES DE BELGRADE NE M'ONT JAMAIS AIMÉ

Vladan Radoman
La Table Ronde, 1991,
235 p.; 24,95 \$

Une écriture désinvolte, de surprenantes petites images, une tendresse souterraine, beaucoup de naïveté, quelques moments de vraie poésie, nous avons ici un livre qui charme, irrite et ne convainc pas.

Né de père inconnu, Lazar T. subit l'influence de son grand-père maternel, un paysan excentrique qui a fait trois guerres et



ville-fétiche du grand-père. C'est ici que le ton change. Le charme nostalgique du souvenir est soudainement avalé par une réalité plutôt triviale. Lazar travaillera au noir en chirurgie esthétique, entamera une série d'épisodes sexuels avec des femmes quelconques, deviendra médium, finira garçon dans un restaurant africain. Il aura ensuite une liaison avec une belle insouciant qui lui laissera un enfant qu'il suppose être de lui... ou de quelqu'un d'autre. Qu'importe! Lazar, cet «étrange étranger» se l'accaparera, ce qui lui permettra, pense-t-il, de tisser entre lui, son grand-père et cet arrière petit-fils présumé la trame d'une continuité, d'un lien de sang dans sa vie déracinée et de pouvoir dès lors doter cette vie des reflets illusoire d'une sorte de... destinée.

Le livre est déroutant, de facture inégale. Lazar était plus mûr enfant qu'adulte; cet homme inepte et un peu infantile qui prend sa place consomme une rupture brutale avec l'enfant et ne réapprouve pas le lecteur, ne se le concilie pas. Le Lazar adulte deviendra sans le vouloir un intrus à l'intérieur de sa propre histoire, une sorte d'imposteur bien intentionné, qui ne touche ni ne séduit, mais passe... s'efface... et disparaît.

Michèle Warren-L.

LES BELLES INFIDÈLES

Hubert Nyssen
Actes Sud / Leméac, 1991,
270 p.; 19,95 \$

Une page de couverture très sombre sur laquelle se détachent une mariée immaculée et une bavure carmin, un sous-titre «petit-polar» vaguement péjoratif, et surtout l'auteur, nul autre que le maître d'œuvre d'Actes Sud, me poussent à vérifier si l'ingéniosité éditoriale qui m'a attirée se conjugue au talent d'écriture.

Rondement menée, l'enquête sur le meurtre de Gaston Charmasson, promoteur immobilier combinard et mari volage, respecte les lois du genre. Classique donc, à ceci près que le maniement de la plume sur-classe ici celui des armes.

De mes nombreux étonnements, je retiens les descriptions tantôt d'une précision photographique, tantôt évocation bien dosée, compréhensible malgré le rappel évasif du modèle. Ces

pauses, toujours faites avec à propos, ponctuent le rythme, jamais hésitant, d'une narration riche de couleur locale, de références multiples, de rapprochements surprenants, d'allusions malicieuses. Je relève également le jeu adroit avec les niveaux de langage qui ajoute à la vraisemblance des personnages. Attention au vocabulaire désuet du commissaire «vieux jeu»; il ne faut pas rater non plus les autres subtilités linguistiques, l'effet par exemple d'un doublet apparemment anodin: biquet/bicot. Je garde à l'esprit des portraits comiques ou risibles, tous stéréotypés, le regard à la fois sans illusion et compatissant, le ton acerbe ou badin, l'atmosphère pour le moins inhabituelle: la découverte du coupable, presque accessoire, n'empêche pas de reprendre cette lecture plurielle (intertextualité, symbolisme du chiffre trois, etc.).

Certes, il y a quelques maladresses (recours hasardeux à la polysémie d'un mot, répétition de termes marqués), mais elles ne pèsent guère dans l'appréciation globale.

Décidément, quiconque lira *Les belles infidèles* travaillera ferme... en s'amusant tout autant.

Linda Fortin

ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE LATINO-AMÉRICAIN
Rubén Bareiro-Saguier
et Oliver Gilberto de León
Belfond/Unesco, 1991,
425 p.; 38,95 \$

Faisant suite à l'*Anthologie de la nouvelle hispano-américaine* réalisée il y a maintenant dix ans par les mêmes éditeurs, ce nouveau volume vient à la fois compléter et donner un éclairage imprévu à un genre qui semble destiné à jouer un rôle majeur dans la constitution imaginaire des sociétés du continent sud-américain (y compris les Grandes Antilles). Plusieurs langues, plusieurs peuples, plusieurs ethnies et de nombreux thèmes et registres de discours se côtoient ainsi pour nourrir un kaléidoscope d'images d'un continent dont le génie inventif n'a rien à envier à d'autres cultures.

Comme parler ici d'un texte reviendrait à en oublier dix autres tout aussi riches, il suffit de dire que nous avons le choix entre une cinquantaine de nouvelles écrites par des auteurs souvent peu connus du public



québécois et canadien (les notices bio-bibliographiques et une carte de l'Amérique du Sud aideront toutefois les néophytes). Ceux-ci n'en sont pas moins parmi les plus importants et ce, au sens où ils participent non seulement à la destruction ou à la constitution de certaines valeurs signifiantes, à la relativisation de certaines autres, mais aussi — et surtout — à la marche vers elles d'une littérature et de nations marquées par la souffrance et la joie magique, par le «texte» de la dictature et par le réalisme merveilleux. C'est pourquoi Bareiro-Saguier et Gilberto de León ont raison de parler de «la force polysémique de cette littérature profondément enracinée dans le corps et les battements du sang, la pulsation des rêves de toute la communauté latino-américaine». Pourtant, tout un chacun sait que la lutte pour la liberté n'est jamais terminée. Et les écrivains plus que quiconque...

Michel Peterson

L'ÂGE DE FER
J. M. Coetzee
Trad. de l'anglais
par Sophie Mayoux
Seuil, 1992, 222 p.; 29,95 \$

Le président De Klerk, c'est le Mikhaïl Gorbatchev de l'Afrique du Sud: il a posé un geste décisif dans le sens de la démocratie qui ne suffit pas à rétablir l'ordre dans son pays. Au cours des dernières années, l'opinion publique occidentale a beaucoup dénoncé l'apartheid. Maintenant qu'un processus semble enclenché pour l'abolir, il peut être tentant de s'en désintéresser et de croire que tout est réglé là-bas.

L'*âge de fer* a pour thème le pourrissement de la société ci-

vile en Afrique du Sud. J. M. Coetzee se situe dans la grande tradition du roman qui a quelque chose à dire sur la société, comme le roman européen au XIX^e siècle ou le roman latino-américain ou est-européen des dernières décennies.

Le jour où elle apprend qu'elle est atteinte d'un cancer en phase terminale, Elizabeth Curran, anglophone libérale du Cap, réalise qu'elle est seule pour affronter la mort. Sa fille est partie aux États-Unis, il y a plusieurs années, en jurant qu'elle ne reviendrait pas tant que l'apartheid subsisterait. Elizabeth n'a jamais embrassé ses deux petits-fils. Peu à peu, un clochard s'installe dans sa vie. Il traîne son odeur rance et son chien pelé d'abord sur sa pelouse, dans son garage, puis dans sa maison et, aux derniers moments, il partagera son lit.



Elizabeth, tout au long de sa carrière d'enseignante, n'avait jamais hésité à montrer son opposition au régime de l'apartheid. Alors qu'elle est sans défense et sans ressource, la police afrikaner n'hésite pas à faire irruption dans son logis pour y débiter des enfants noirs et les tuer. Elle tente de leur porter secours, mais elle ne peut que constater la distance qui les sépare. Toutes ses tentatives pour leur venir en aide sont reçues avec hostilité. Ces enfants noirs vivent à «l'âge de fer», un âge où rien d'autre ne compte que la «camaraderie», la solidarité des armes.

Au crépuscule de sa vie, Elizabeth prend conscience du gouffre qui s'ouvre devant elle et devant son pays. Il donne le vertige.

Robert Beauregard

CHRISTINE ANGOT

NOT TO BE

Roman



NOT TO BE
Christine Angot
L'Arpenteur,
1991, 104 p.; 17,95 \$

Les fins de parcours captivent certains d'entre nous. C'est que la mort est dépourvue de finesse, elle force l'attention. L'auteure de *Not to be*, Christine Angot, se penche sur l'agonie d'un homme prostré sur un lit d'hôpital, dont la vie ne tient que par sa faculté de penser. Curieuse maladie que la sienne, car aucun diagnostic clair n'est établi. Quoi qu'il en soit, le mourant tient à la vie, s'occupe à faire revivre le passé par bribes et à écouter parler les visiteurs qui défilent à son chevet.

Voici une mort qui mime la réalité: celle-ci a-t-elle un odieux secret de plus à nous jeter au visage? Il semble bien que non, ou si peu. Selon ses règles propres, le corps trahit jusqu'au bout, et de maintes façons, son propriétaire, et l'esprit se tire d'affaire comme il peut.

Omniprésente, l'auteure n'enlève rien de sa banalité à cette mort, mais lui apporte un trait distinctif, celui du refus, source fertile d'obsessions. Sous cet éclairage, le titre prend un sens intime éventuellement décodable; chez le personnage, l'essentiel réside dans ses refus. Ni fils, ni géniteur, il s'est abstenu de participer au grand processus de la vie. «La question est dans ma chair», pense-t-il. La réflexion n'est pas que clinique, elle évoque la dualité existentielle que sont la vie et la mort.

En fin de course, l'homme résistera aux médicaments, mais pour peu de temps: «devant sa propre impuissance on se retire».

Monique Dufour

PATIENCE

Michel Butor
Métailié, 1991,
189 p.; 22,95 \$

Mon regard s'est arrêté sur le nom de l'auteur et j'ai choisi le livre par curiosité. Je me rends compte que j'ai en main un livre qui n'a pas été écrit d'abord pour le plaisir; c'est l'outil de travail d'un écrivain qui reprend un texte, l'enrichit, le module, part plusieurs fois d'une même phrase et va chaque fois ailleurs ou plus loin. L'occasion est rarement offerte de suivre ainsi l'évolution d'un écrit, avec un auteur connu pour son travail de recherche, qui n'arrête pas d'explorer des voies nouvelles pour rendre compte de la réalité, la rendre compréhensible aussi, que ce soit par le roman, la poésie ou l'essai, tout simplement par la littérature.

Une première lecture n'épuise d'aucune façon tout ce que pourraient nous révéler ces pages. Certaines me resteront-elles longtemps inaccessibles? «Le rayonnement des tissus», par exemple dans lequel je saisis l'effet de l'apport progressif d'éléments grammaticaux, mais dont je suis incapable de partager la jouissance, manifeste d'un paragraphe à l'autre. «Lisières» est un autre texte que je laisserai dormir longtemps. Par ailleurs, quand, à douze reprises, l'auteur s'attarde au même galet qui l'inspire, il pique ma curiosité; et peut-être arriverai-je à saisir le sens de sa démarche en faisant preuve d'une patience semblable. L'approche d'un texte peut être plus directe, tout naturellement, comme dans «Ailes» où deviennent des symboles ces oiseaux qui, n'ayant qu'une aile, doivent être deux pour voler! D'autres textes semblent pris dans un cadre préétabli et constituent peut-être des tours de force. Ils se lisent pourtant avec plaisir, comme «La prairie des éveils», construit en quatre étapes de deux paragraphes, de longueur presque équivalente,



débutant toujours par les mots «Après une nuit», mais une nuit toujours différente, de silence ou d'orages, d'insomnies ou d'incantations, de philtres, d'études, de paniques, d'errances, de souffrances... Un autre lecteur ne restera pas nécessairement accroché aux mêmes titres, il devra cependant à son tour faire preuve de patience, au risque d'être fasciné par ces espaces ouverts à la littérature!

Monique Grégoire

LE CHAT AUX POILS ROUX
ANTHOLOGIE DE
NOUVELLES ALLEMANDES
Trad. de l'allemand
par C. Missmahl-Losfeld
Terrain Vague, 1991,
125 p.; 24,95 \$

Le mot «anthologie» rebute parfois. Son côté scolaire, le foisonnement d'auteurs, de thèmes et de styles qu'il annonce, peuvent décourager la lecture. On aurait tort ici d'y renoncer. L'effet de morcellement, fréquent dans ce type d'ouvrage, est à peine sensible grâce à Carole Missmahl-Losfeld; son choix intelligent a su donner une

unité à cette anthologie de seize textes d'auteurs différents, appartenant aux littératures allemande, autrichienne et suisse alémanique.

Ces écrivains ont en commun d'utiliser des gestes en apparence insignifiants pour créer une atmosphère de mystère et de tension, présente dans tout le recueil. Eux, qui ont connu la guerre, l'exil et les difficultés de l'après-guerre, ils dégagent du quotidien une «inquiétante étrangeté». De leurs textes, serrés et précis, ils évacuent toute fioriture pour ne retenir que le geste, le mot, qui fait qu'un être soudain chavire et sombre. Dans ces nouvelles, variations sur le drame humain, un individu vit un moment de «crise», provoqué par ses propres sentiments ou par des circonstances extérieures. La nouvelle n'en présente pas toujours la cause ni les

conséquences, mais l'expose crûment et force le lecteur à réagir, à intervenir, s'il veut saisir ce que la concision du texte n'a pas permis de raconter.

En quatre pages bien tassées, C. Missmahl-Losfeld fait l'historique de l'art de la nouvelle en Allemagne («Kurzgeschichte») et en dégage les particularités. L'ouvrage satisfait ainsi à la fois la curiosité intellectuelle et la soif d'expériences littéraires.

Catherine Sensal

MILLE ET CENT ANS DE POÉSIE FRANÇAISE
Bernard Delvaile
Robert Laffont, 1991,
129 p.; 49,95 \$

Je conçois les anthologies comme des objets à feuilleter. Certes, il y a de la passion à préparer, ou à consulter une anthologie, mais une passion de lecteur, il va sans dire. Bernard Delvaile ne veut tromper personne et montre franchement son jeu dans la préface («la bibliothèque abolie»), stimulante par la liberté de lecture qu'elle donne; elle s'enrichit en outre d'extraits, réflexions d'auteurs qui ont compté de du Bellay à Mallarmé et au surréalisme. *De la séquence de Sainte Eulalie à Jean Genet*, repères du sous-titre, Delvaile retrace l'histoire du poème français, sans autre parti pris que de réhabiliter certains oubliés des manuels, et en laissant une bonne place à la pensée critique et esthétique de plusieurs écoles de l'histoire de la poésie française.

Le propos de l'auteur est fort bien documenté. La pertinence de cette synthèse, utile, ouverte et généreuse ne fait aucun doute puisqu'elle permet à certains, les troubadours notamment, souvent méprisés dans ce genre d'ouvrage, de côtoyer de grands noms et d'occuper la place qui leur revient: ainsi, à côté des Villon, Malherbe, Ronsard, Mallarmé, Baudelaire, etc., nous trouvons avec plaisir Scève (XVI^e siècle), Corbière, Follain ou Milosz, et bien d'autres.

Pour conclure, quelques lignes d'un poète malheureusement peu connu, O.V. de L. Milosz: «Amour puissant, ma grande sœur, Courons où nous appelle l'oiseau caché des jardins.» La poésie doit ressembler un peu à cela.

Paul Bélanger

PERSONNAGES
DANS UN RIDEAUJean-Louis Baudry
Seuil, 1991, 425 p.; 34,95 \$

Un très beau sujet: deux amis, installés dans un salon conversent comme de «vieilles personnes [...] qui se donnent l'illusion de l'éternité», devant un rideau aux personnages omniprésents. Ils sont cultivés, bien élevés, délicats. De quoi parlent-ils? D'une réconciliation banale, celle d'amis qu'ils idéalisent, analysent et dépècent jusqu'à l'autopsie.

L'écriture est d'abord élégante et paisible, posée, puis voici qu'insidieusement le narrateur commence à dérapier dans le lyrisme. Le texte enfle, s'auto-adule, devient délibérément labyrinthique et sombre dans l'affectation. D'une écriture savante et très apprêtée, l'auteur nous impose des termes précieux et surannés, d'étonnantes expressions: «[...] les fétides effervescences colorées d'une chair [...]». Le morceau de bravoure? Une dégustation proustienne de petits fours d'un épouvantable snobisme et d'une horrible gourmandise. Parsemant des corridors surchargés de mots, de très belles réflexions, bijoux de prix au fond d'un écran débordant, qu'on tente désespérément d'arracher au texte, d'isoler: «Une voix qui franchit le sable de toutes les pensées», un «visage infiltré de sommeil». Tout ceci nage dans une surabondance de qualificatifs se chevauchant trois par trois, par quatre et même par cinq... ce qui, étrangement, ne renforce pas le texte mais en noie tout simplement le propos essentiel. Pendant que l'auteur, atteint du délire de la précision, ratiocine, le lecteur, lui, est devenu un aveugle qui cherche son chemin.

Ce roman étouffant mène lentement le lecteur à l'asphyxie mentale. Sa plus terrible faiblesse? Des dialogues maladroits et inauthentiques, voix bavardes, fausses et trompeuses de personnages manipulés par

un narrateur qui ne veut pas renoncer à sa suprématie, car on ne peut douter qu'il est l'immortel *personnage dans le rideau*. C'est donc en dépit d'indéniables qualités littéraires, de cet écrivain solide, ni novice ni plaisantin, que j'abandonne sans aucun regret ce livre à tous ceux qui pourraient préférer au choc direct de l'émotion, de l'inquiétude ou du vertige, les jeux maniérés de l'esprit et les marécages de l'artifice.

Michèle Warren-L.

LE PETIT MONDE
DE LA RUE KROCHMALNA
Isaac Bashevis Singer
Denoël, 1991,
258 p.; 34,50 \$

Fuyant ses amis de la pègre polonaise et désireux de se refaire une virginité judiciaire, Max Baranguer a quitté la terre natale à peine adulte pour gagner l'Argentine. Il fait fortune dans l'immobilier comme il se doit en Amérique. Alors qu'il aborde la quarantaine, son fils meurt; il avait dix-sept ans. Sa femme sombre dans la dépression et Max entreprend le voyage de retour vers Varsovie. La Pologne vit alors sous la domination de

la Russie tsariste, nous sommes au tournant du XX^e siècle.

Max, il faut le dire, est doté d'un charme peu commun. Depuis quelque temps cependant, il est affecté d'une impuissance sexuelle aussi dérangeante que persistante. Le but de son voyage est donc de recouvrer tous ses sens et, si possible, de ramener en Argentine une maîtresse qui saura entretenir la flamme.

Or, depuis son départ d'Amérique, il fait un cauchemar: il est incarcéré en Pologne, parmi une bande de pouilleux, de crasseux qui lui jettent des regards assassins. On devine rapidement que ce rêve, prémonitoire, annonce le destin funeste dans lequel il se précipite inconsciemment. Il séduit une jeune socialiste, fille de rabbin, et lui promet de l'épouser. Il s'associe à une femme louche pour organiser la traite des blanches vers l'Argentine. Il promet à une di-

seuse de bonne aventure de devenir son amant et de l'emmener au loin. Tous ces scénarios se bousculent dans sa tête et dans son corps. Dans la solitude de sa chambre d'hôtel, il constate la futilité de ces efforts pour redonner un sens à son existence. Il s'emmêle dans un réseau de relations illusoire qui le pousseront à commettre l'irréparable.

En fait, ce roman est une allégorie de l'Europe de 1910 qui, sachant qu'elle glissait dans le gouffre des guerres et du totalitarisme, ne fait rien pour s'en sortir. La morale montre ce qu'il en coûte de courir au-devant du destin quand on peut agir librement. Un autre excellent roman de Singer.

Robert Beauregard

GOUTTES-DE-SANG
Marie-Jeanne Perez
De l'Aube, 1991,
113 p.; 18,25 \$

Nous sommes en Algérie. Au-delà du sirocco, des oueds et du soleil écrasant, il y a la vision d'une fillette, une Européenne, qui habite dans une pièce unique derrière le salon de coiffure de son père. Un petit univers gravite autour d'elle, lui fournissant des prétextes à ses premiers émois. D'abord le père de son voisin, M. Blanc, qu'elle vénère secrètement et «qui la regarde au fond de l'âme, croit-elle, puis les commerçants du quartier, les cousins et Jennifer, sa meilleure amie. Il y a aussi cette grand-mère qui soigne des oiseaux dans de grandes cages vertes; contre toute attente, ils «ne fuient pas l'énorme main qui comme une grue lancée à l'assaut d'un vieux quartier paisible soulève la baignoire, la mangeoire...»

Or, peu à peu ce climat de quiétude se transforme. Surviennent les premiers attentats terroristes. Les légionnaires, qu'on apprécie bien, viennent à la rescousse: «On sait qu'ils sont violents mais on pense que c'est bon, puisqu'ils sont avec nous». Toutefois, ils n'empêchent pas la violence de se rapprocher et on craint maintenant des embuscades le soir. Puis la mort frappe: le docteur, le facteur disparaissent. Certains sont arrêtés. Les voisins sont de plus en plus nombreux à quitter l'Algérie. Un monde s'effrite et l'on se retrouve devant l'inéluctable, soit partir et tout abandon-



ner derrière soi. Que reste-t-il au terme de l'exil? Un peu de tristesse et l'espoir qui persiste devant la nouvelle vie qui s'annonce.

Un récit au style dépouillé, parsemé judicieusement de descriptions et d'anecdotes qui donnent à ce livre un ton attachant.

Monique Dufour

MINUIT 2
Stephen King
Trad. de l'anglais
par William Olivier Desmond
Albin Michel, 1991,
448 p.; 24,95 \$

Ce sont deux romans au lieu d'un que contient *Minuit 2* de Stephen King; la suite est annoncée sous le titre de *Minuit 4*.

«Minuit une, Les Langoiliers» fait ressurgir au cours d'une traversée la vieille peur du voyage en avion, peur d'un événement malheureux qui en compromettrait la tranquillité. Non sans raison, car seuls les passagers endormis réussissent à passer par la faille temporelle qui fera disparaître tous les autres. Ils aboutissent dans un passé très proche où les Langoiliers, petites créatures dévoreuses de toute dimension spatiotemporelle périmée, marchent implacablement vers eux dans le but d'anéantir définitivement l'hier. Les quelques rescapés finiront par se sauver et repasser par la faille, ce qui ne se révèle pas sans danger.

«Minuit deux, Vue imprenable sur jardin secret» met en scène un écrivain schizophrène et paranoïaque, Morton Rainey, qui se construit un personnage vengeur si fort que son existence semble presque réelle. Ce personnage le visite, un jour, l'accusant d'avoir plagié une nouvelle parue dans un recueil de Rainey. Commence alors un épisode angoissant. Chaque élément de preuve, humain ou factuel, que Rainey apporte pour sa défense se trouve aussitôt détruit par John Shooter, l'alter ego fictif, auquel Rainey ressemble de plus en plus. Schizophrénie ou réification effective d'un personnage de roman? L'épilogue laisse le lecteur perplexe: un gardien de quartier avoue les avoir vus tous les deux ensemble. Shooter, vraisemblablement sous les traits de Rainey, déclare que ce dernier s'est suicidé, il est tué au moment où il tente de s'en prendre à l'ex-femme de l'écrivain.



Minuit, en plus d'être l'heure où tous les chats sont gris, est l'heure où tout bascule, tout dérape du réel à l'irréel, du sens à la folie, de l'éveil au rêve, du passé au futur. Stephen King: l'art de tuer le temps du lecteur.

François Larocque

LE MANIPULATEUR
Frederick Forsyth
Trad. de l'anglais
par Mimi, Isabelle Perrin
et Yves Sarda
Albin Michel, 1991,
481 p.; 29,95 \$

«J'écris un thriller, nasilla Rowse. De nos jours, un thriller doit être précis, sans inexactitudes. On ne peut pas s'en tirer par des généralités. Prenez des auteurs comme Le Carré ou Tom Clancy, vous croyez qu'ils ne contrôlent pas tout jusqu'au moindre détail? Pas moyen de faire autrement aujourd'hui.»

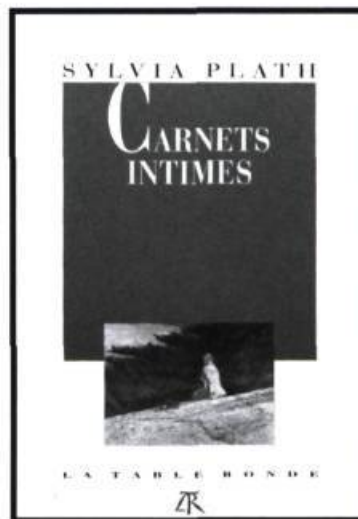
Est-ce un des personnages du roman *Le manipulateur* ou Frederick Forsyth lui-même qui tient de tels propos? Le dernier-né de l'auteur britannique répond en tout cas aux exigences exprimées par Rowse l'écrivain fictif car il est abondamment documenté en faits politiques et historiques, d'où sa vraisemblance. Ce qui différencie ce roman d'espionnage du peloton international est tout d'abord sa forme. Il n'a que l'apparence d'un recueil de nouvelles, car *Le manipulateur* suit un canevas d'ensemble précis. Une commission du Foreign Office enquête sur l'utilité de garder en poste celui qui fut LE spécialiste des «ops spéciales» (opérations spéciales) pendant la Guerre froide. Défendu devant les membres de «l'Inquisition de l'espionnage» par son fougueux subordonné Denis Gaunt, Sa-

muel McCready, alias le Manipulateur, laisse son *avocat* contester sa mise à la retraite prématurée à coups de dossiers qui font état des missions qu'il a accomplies, contre toute attente, avec succès. Pendant sept ans (de 1983 à 1990), de l'Allemagne de l'Est aux Caraïbes, de Moscou à Tripoli, le Manipulateur a su bien tirer les ficelles d'un monde en effervescence politique, un monde qui lui semblait peut-être son carré de sable personnel.

Ericka Tabellione

CARNETS INTIMES
Sylvia Plath
Trad. de l'américain
par Anouk Neuhoff
La Table Ronde, 1991,
221 p.; 31,95 \$

Vouée très tôt à une brillante carrière littéraire, Sylvia Plath s'est suicidée le 11 février 1963, à l'âge de trente ans. Toute sa vie fut consacrée à l'écriture. Les textes qu'elle nous a laissés sont fortement imprégnés de ce qu'elle a vécu, pensé, ressenti. Elle a su traduire avec une sin-



gulière intensité autant l'angoisse engendrée par la crainte de voir ses écrits refusés que les déchirements qu'elle éprouvait en raison de sa condition de femme et, plus tard, de mère, de sa situation d'écrivaine et d'intellectuelle.

Les «Notes de Cambridge», placées en tête de ces *Carnets intimes*, nous livrent un nouveau témoignage d'une touchante authenticité sur le désarroi dans lequel la plongeaient ▶

l'oeuvre la plus considérable de la littérature catalane du XXe siècle

LE CAHIER GRIS de Josep Pla

ÉGALEMENT CHEZ
JACQUELINE CHAMBON :

- SERGI PÀMIÉS :
• Aux Confins du Fricandeu
• Infection

- MERCÈ RODOREDÀ :
• Aloma

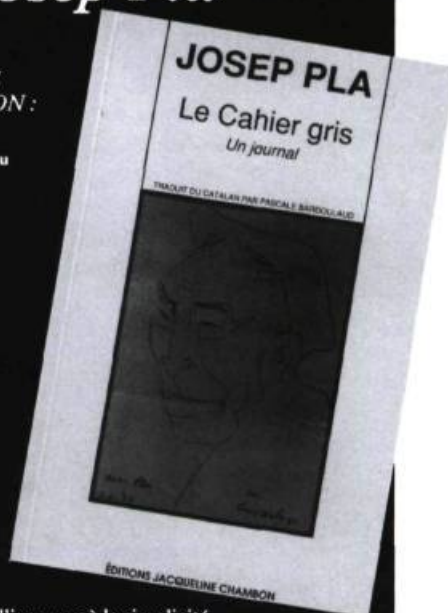
- MIQUEL LLOR :
• Laura

- FERRAN TORRENT :
• Contre les cordes

À PARAÎTRE :

- QUIM MONZO :
• L'ampleur du désastre
• L'île des Maïans

- SERGI PÀMIÉS :
• La première pierre



Ce journal d'une grande intelligence, où la simplicité n'est jamais banale, est un document rare qui nous fait comprendre à travers une personnalité exceptionnelle les sources de la création littéraire.



DIFFUSÉE PAR :
Centre de Diffusion du Livre
de Montréal Inc.

1751 rue Richardson, bureau 7519, Montréal,
Qué. H3K 1G6 Tél. 939-2660 Fax 939-2661

ces considérations qu'elle a remarquablement exposées, notamment dans *Letters home* et dans son roman *La cloche de détresse*. Aussi, cette publication, qui regroupe, comme le précise Anouk Neuhoff, «neuf nouvelles inédites ainsi que des extraits de son journal intime», mérite d'être soulignée.

Ces textes font d'ailleurs bon voisinage, puisque chacune des nouvelles comporte de nombreux éléments autobiographiques. Si les trois premières semblent moins accomplies sur le plan de l'écriture et ne transcendent guère l'anecdote, il en va tout autrement des six autres. Sylvia Plath parvient en effet, en quelques pages, à la fois à nous donner l'illusion de nous retrouver tout simplement en présence d'un tableau connu composé de personnages familiers, et à saisir l'essentiel de certains moments déterminants de l'existence avec la charge dramatique et les interrogations dont ils sont porteurs.

Claire Côté

LA DISPARITION D'UNE MAÎTRESSE

Chris Donner
L'école des loisirs, 1991,
66 p.; 8,50 \$

La disparition d'une maîtresse est un livre avec une écriture poétique, raffinée. Le livre raconte l'histoire d'un petit garçon, Joseph, qui tombe follement amoureux de son institutrice, Madame Piquet. Malheureusement, cette dernière quitte très vite son poste d'enseignante, et part on ne sait où. Joseph vit alors sa première peine d'amour. Madame Piquet revient, peu de temps après, mais plus rien n'est comme avant...

J'ai vécu, en lisant l'histoire, une gamme d'émotions fortes. Tantôt de la peine pour ce pauvre Joseph; quelques instants plus tard, j'en voulais presque à Madame Piquet qui était partie, laissant ses élèves derrière elle. J'ai aimé les longs monologues

de Joseph qui, dans ses rêveries, se retrouvait tantôt à l'école, tantôt avec ses parents. L'histoire était simple, mais pleine de fantaisies, de surprises. Le livre était touchant, car Joseph racontait ses joies, ses peines, avec tant de simplicité, si directement, mais aussi de façon si émouvante...

J'espère maintenant qu'après ce que je viens de vous dire sur *La disparition d'une maîtresse*, vous saurez à quoi vous attendre!

Élodie Adam-Vézina, 10 ans

SHIROBAMBA

Yasushi Inoué
Trad. du japonais
par Rose-Marie Fayolle
Denoël, 1991, 252 p.; 29,95 \$

«Les enfants avaient l'habitude de courir çà et là sur la route du village en criant: 'Les shirobamba! les shirobamba!' Ils poursuivaient ces petites bêtes blanches qui flottaient comme des flocons d'ouate dans le ciel commençant à se teinter des couleurs du crépuscule...» Et me voilà précipitée dans l'univers du petit Kosaku. Comme autrefois l'auteur lui-même, il vit loin de ses vé-

ritables parents dans un village d'où l'on aperçoit le mont Fuji sous son plus bel angle. Confié à grand-mère Onui, une ancienne geisha qui fut la maîtresse de son arrière-grand-père, choyé et dorloté, il partage avec elle une infinie tendresse et une exquise complicité. Kosaku raconte son enfance avec tout ce que ce terme comporte de fraîcheur et de déceptions, de rires et de peines, de joies et de craintes. De candeur aussi: «Ils ont certainement décidé de faire naître le bébé pendant la fête d'umato-bashi pour ne pas nous le montrer». Par ailleurs, par ses constantes récriminations envers tous les autres membres de la parenté, on sent bien la précarité de la condition de grand-mère Onui au sein de la famille. Et si elle m'a touchée davantage que le protagoniste, il s'agit là d'une autre histoire.

Gisèle Lemieux

LA SOMME DE TOUTES LES PEURS

Tom Clancy
Trad. de l'anglais
par Luc de Rancourt
Albin Michel, 1991,
424 p.; 21,95 \$

Après des best-sellers tels que *Octobre rouge*, *Le cardinal du Kremlin* et *Danger immédiat*, Tom Clancy refait surface en offrant à ses lecteurs un nouveau roman, en deux tomes, intitulé *La somme de toutes les peurs*.

L'auteur (à succès) américain, que la critique surnomme le maître du thriller technologique, reste fidèle à sa réputation. Collant toujours aux sujets chauds de l'actualité, il choisit cette fois les pourparlers pour la paix au Moyen-Orient. Reprenant son personnage fétiche Jack Ryan, Tom Clancy nous propose un scénario quelque peu renversant que nous serions tentés de croire prophétique. L'ordre mondial s'est transformé. Le communisme a basculé en Europe de l'Est. La guerre du Golfe Persique ne fait plus rage. L'humanité reprend son souffle. Une entente paraît possible au Moyen-Orient. Mais une bombe nucléaire perdue dans cette fourmilière a été retrouvée par un groupe extrémiste ce qui compromet une concorde récente et précaire.

Si certains lecteurs reprochent à Tom Clancy l'exactitude (tout de même truquée pour des raisons évidentes) avec laquelle il décrit la fabrication d'une arme aussi mortelle que la bombe nucléaire, d'autres l'admirent pour sa vision optimiste de l'avenir. Toutefois, tous seront unanimes sur un point: Tom Clancy n'a pas perdu la main, il sait nous entraîner au bord du gouffre apocalyptique tout en nous empêchant d'y sombrer. À quand son roman sur le monde de l'espionnage dans l'après U.R.S.S.?

Ericka Tabellione

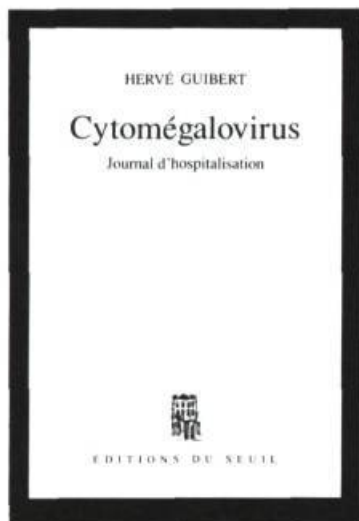
CYTOMÉGALOVIRUS JOURNAL D'HOSPITALISATION

Hervé Guibert

Seuil, 1992, 92 p.; 14,95 \$

Alors qu'on a déjà écrit un roman intitulé *Les aveugles* à la suite d'une expérience de bénévolat à l'Institut National des Jeunes Aveugles en 1983 et 1984, comment se sent-on lorsqu'un virus s'attaque à ses propres yeux sept ans plus tard?





Quand la lumière du jour s'estompe peu à peu, que le champ de vision rétrécit au même rythme, transformant ainsi la lecture en épreuve, qu'il ne reste que l'écriture pour exorciser ses craintes?

De telles circonstances ont inspiré *CytomégaloVirus* à Hervé Guibert. Cet intéressant journal d'hospitalisation s'étalant du 17 septembre au 8 octobre 1991, griffonné dans un calepin, est le premier ouvrage posthume de l'écrivain.

Entre les sarcasmes et les idées noires, Hervé Guibert écrit à la manière d'un homme qui sait son temps compté: «J'ai peut-être fait la connaissance, aujourd'hui, de la chambre dans laquelle je vais mourir. Je ne l'aime pas encore». D'autre part, il réussit à faire sourire en dévoilant quelques facettes des soins hospitaliers.

«Écrire dans le noir? Écrire jusqu'au bout? En finir pour ne pas arriver à la peur de la mort?» sont les derniers mots du carnet. On y sent la crainte de la cécité et le souffle de la mort se profiler entre les lignes du texte tel un courant d'air glacial. Un journal authentique, mais avant tout une expérience humaine, cruelle et révélatrice.

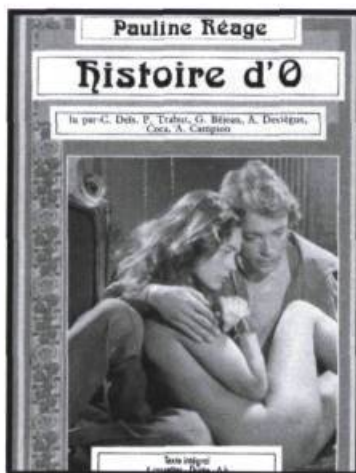
Patrice Larivée

HISTOIRE D'O
Pauline Réage
Texte intégral lu par C. Déis,
P. Trabut, G. Béjean,
A. Devières, Cora, A. Campion.
La voix de son livre, 1990, 4 K7,
6 h.; 34,50 \$

Masochisme propre! BcBg! S'il y avait des photos, on constaterait, à l'instar de Dior et Chanel, que le cuir et le caoutchouc ont fait place au jersey, à la soie, au nylon, au velours et

au tweed, la panoplie classique cédant au chic. Pauline Réage nous fait voyager au pays du fantasme onéreux, de la pensée impure rhabillée en même temps que réhabilitée. Et à quel prix!

Ce kitsch est rendu par une lectrice-narratrice à la voix castratrice, par des comédiens (au chômage ou de la Comédie?) qui jouent ce qu'ils peuvent puisque c'est leur métier ou l'idée qu'ils s'en font. On sortira de la séance d'audition un peu intimidé constatant qu'on s'est peut-être oublié sur un Gobelin ou qu'on a oublié de s'oublier. Il s'agit là après tout d'un très beau livre, illustration d'une exigence esthétique dans la poursuite de la débauche.



Mais j'avoue ne pas trop savoir si ces 4 cassettes feront *tout le bonheur* d'un handicapé sexuel pervers polymorphe (comme tout le monde!) ou si elles ne serviront qu'aux exégètes de l'extrême et de l'hénaurme. En tout cas, elles déroutent les amateurs de passages cochons condamnés à toujours revenir en arrière. En fait, elles ne satisferont guère que les cérébraux et les littéraires, tantristes de l'orgasme solitaire, utopistes du sens et des sens. Alors! De l'art ou du cochon? Il doit bien y avoir derrière cette entreprise un spécialiste en marketing qui sait ce qu'il fait! D'autant plus que La voix de son livre pastiche une vieille antienne de RCA, de cette époque où on espérait parvenir à une définition du son qui claquasse comme un fouet. Plus rien n'est impossible aujourd'hui, pas même jouer O entre Brecht et Jean Sablon.

Artificiel? Évidemment! Et mystique! Pauline Réage

l'écrivait pour pimenter les instincts raplapla de son alter ego. À moins qu'il ne s'agisse toujours du dernier canular de Jean Paulhan à qui on attribua l'œuvre alors que Pauline se gardait de la moindre indiscretion. Le coup d'Émile Ajar... mais jamais démasqué? Oulipo commence bien par un O?

Jean Lefebvre

QUERENCIA ET AUTRES LIEUX SÛRS

Pierre Veilletet
Arléa, 1991, 152 p.; 24,95 \$

Une *querencia*, en espagnol, nomme un attachement, un repaire/repère. Dans l'écriture de Pierre Veilletet, ce mot signifie l'appartenance au monde immédiat, l'arrêt sur l'objet, sur le lieu, sur l'être.

Courant dans un champ uniforme d'herbes hautes, droites et fières, on imagine l'écrivain qui suspend tout à coup son geste au-dessus d'un terrier dont l'entrée est à découvert. À l'intérieur, il se réjouit de «parfums», de «cinémas», de «morue» et de «pluie», comme autant d'événements extraordinaires.

Certains des textes du recueil *Querencia et autres lieux sûrs*, nous interpellent, d'autres sont oubliés aussitôt lus. La portée n'est pas universelle; ils n'existent que pour — et par — la forme, sans autre prétention que de parler de la vie dans toute sa banalité. Leur intérêt tient d'ailleurs au caractère familier des situations qu'ils présentent.

Ces épisodes, on ne peut vraiment parler ici de récits ou de nouvelles, servent de bornes le long du chemin quotidien, chemins en terre inconnue. «Ils sont là pour faire tenir ensemble les amples étagements jaunâtres, [...] les labours de sang séché; ils sont là pour rendre le paysage plus lisible, lui donner un sens.»

N'étaient ces fréquents mots d'une prétention tout académique, on finirait par croire que vivre c'est également, et essentiellement, reconnaître un visage dans la foule, que «c'est prendre place, à son tour, dans un ensemble dont l'immensité n'est pas effrayante parce qu'elle est jalonnée par un nombre restreint de signes», que la véritable *querencia* de Pierre Veilletet c'est l'écriture, simplement.

Mario Lapointe

LA FACE DES EAUX

Robert Silverberg
Trad. de l'américain
par Patrick Berthon
Robert Laffont, 1991,
360p.; 34,20 \$

Oui, encore Silverberg! À croire que j'ai un faible pour lui! En fait, je pense qu'aucun auteur contemporain de science-fiction n'a autant de chefs-d'œuvre à son palmarès. Et *La face des eaux* ne déroge pas, elle fait partie des grands romans de Silverberg. L'auteur retrace la vie d'une petite communauté humaine perdue à la surface d'Hydros, une planète sans terre émergée et, surtout, sans contact possible avec le reste de l'humanité qui a essaimé dans la galaxie depuis la disparition de la Terre.



Prisonniers d'Hydros, cette masse liquide, le petit groupe s'accroche aux îles artificielles créées par les Gillies, les autochtones peu amènes de l'endroit. D'ailleurs, à cause de la stupidité d'un humain, armateur peu scrupuleux, les Gillies de l'île de Sorve donnent l'ordre à la communauté humaine de partir. Sinon... La grande errance commence dès lors sur les mers d'Hydros, peuplées d'une faune extraordinaire. Des communautés humaines éparpillées sur d'autres îles, il y a peu à attendre. La quête d'une «île» d'asile pour les humains de Sorve se terminera de façon étonnante pour les quelques survivants de l'expédition au large de la «Face des eaux», cette terre mythique qu'aucun homme n'a encore abordée.

Jean Pettigrew